

BOUSTIFAILLE

Avec le court **Boustifaille**, grand gagnant du PIFFF 2019, Pierre Mazingarbe signe non seulement un excellent film de cannibales, mais aussi une comédie succulente empreinte de romantisme qui ose s'inscrire dans un terreau culturel très français.

PAR R-ONE CHAFFIOT.

Quel était le sujet qui t'intéressait le plus dans le scénario de Boustifaille ? Le cannibalisme ou la structure familiale ?

Je cherchais le moyen de parler de la famille, de la façon dont elle peut peser quand elle s'immisce dans nos relations amoureuses. Et le cannibalisme m'a semblé adéquat pour exprimer ce que l'amour familial a de dévorant. Mais je n'ai pas d'attrait particulier pour le cinéma de genre en soi. C'est un critère qui me déroute

Sonnenfeld, comme **Men in Black** ou **Wild Wild West**, ce mélange de comédie et de spectaculaire. Et puis, comme toujours, suivre une héroïne, ses sentiments. Raconter des histoires de mec ne m'intéresse absolument pas, j'ai trop souvent l'impression qu'elles ont déjà été filmées bon nombre de fois.

Tout comme les films de zombies, les films de cannibales se prêtent bien à la comédie. Certains gags t'ont-ils paru évidents dès l'écriture ?

Pas toujours ! Le gag du corps rigide, par exemple, a été la source de beaucoup d'interrogations avec les scénaristes Xavier Lacaille et Thomas Pujol : est-ce acceptable pour le spectateur à ce moment précis du film ? Nous étions très hésitants. C'est toujours un pari, dès que l'on sort du réalisme, de jouer avec la crédulité du spectateur. Mais une fois la scène tournée, personne ne s'est posé la question, on l'accepte totalement ! Autrement, c'est en story-boardant le film que bon nombre d'idées arrivent. Je travaille la mise en scène sur papier pendant deux mois environ, avec trois autres story-boarders - le film compte au final 350 plans montés pour 18 petites minutes. Puis suivent les répétitions filmées avec les acteurs, et enfin le tournage à proprement parler, où nous suivons le story-board à 80 %.

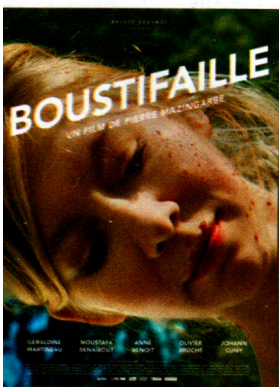
T'étais-tu fixé des limites avec le gore, et si oui, pourquoi ?

Je ne me pose pas trop la question en ces termes : c'est plutôt le désarroi croissant du personnage qui m'intéresse, et tous les aspects comiques

qui peuvent en découler. À partir du moment où le film s'inscrit dans le domaine du « comique explosif », une tête coupée qui parle peut devenir plausible sans pour autant revêtir l'aspect provocateur d'un certain cinéma gore. Pour dire les choses autrement, le recours à des éléments de genre n'est pour moi ni un point de départ, ni une finalité. Je le vois comme un moyen d'expression, à convoquer pour une histoire donnée. Il fait partie d'une grande boîte à outils pour fabriquer un objet que j'espère généreux.

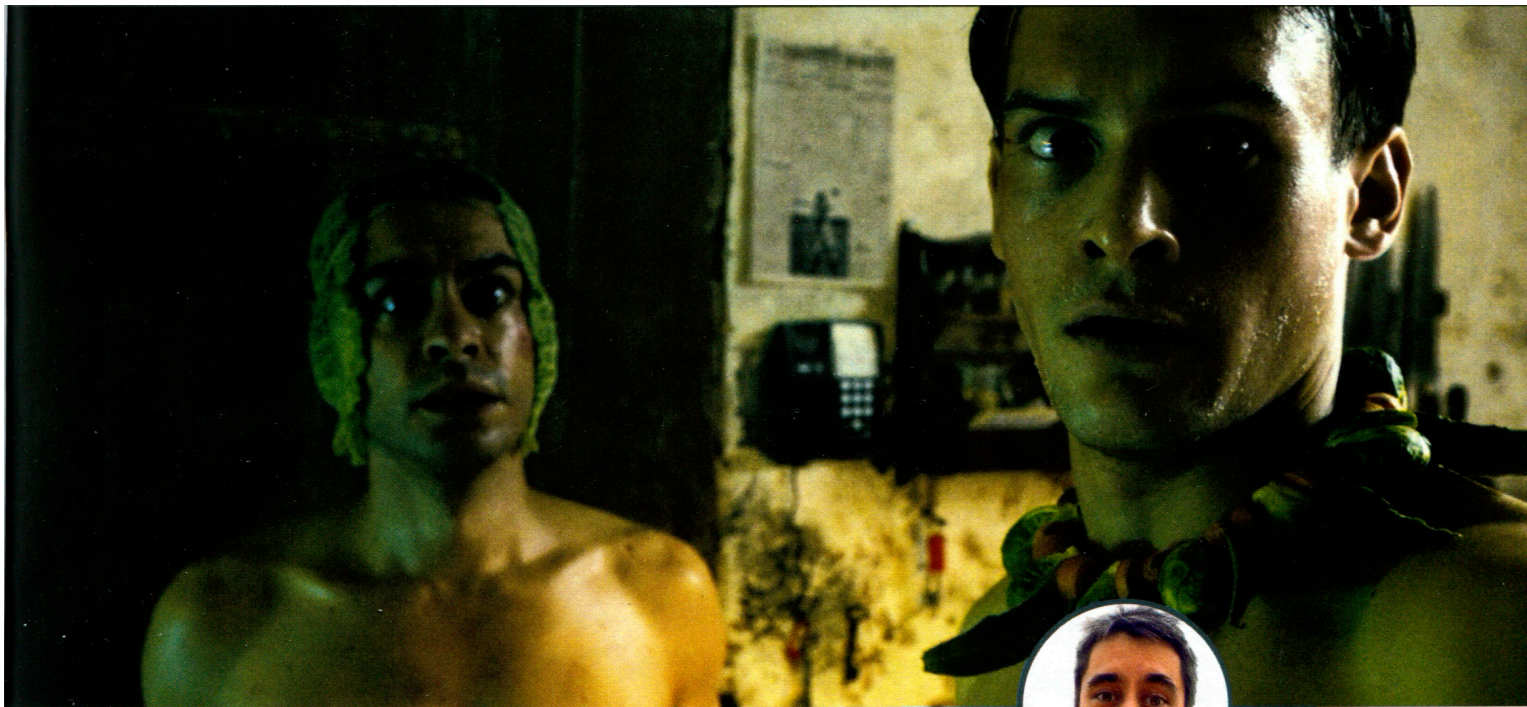
Qu'est-ce qui est le plus difficile selon toi : susciter l'horreur ou le rire ?

La comédie est un exercice incroyablement difficile, car elle se donne pour impératif de faire rire - et quelle prétention, quand on y pense ! Il faut aussi renouveler les situations. L'idée qui sous-tend **Boustifaille** est la suivante : torpiller la tradition française du drame bourgeois, du genre « *Papa, Maman, je vous présente mon fiancé !* ». Je voulais partir d'une situation bien identifiée et faire en sorte qu'elle se dégrade dramatiquement. Et ce drame crée les situations comiques. Et concernant le genre, comme je le disais plus haut, je ne me pose pas la question. Je ne vois pas forcément l'intérêt d'inscrire consciemment une histoire dans une tradition bien définie. Un film comme **Thirst, ceci est mon sang** m'intéresse pour ce qu'il parvient à dire sur le couple et le sacrifice, et non pas pour sa nature de film de vampire. Enfin, les films que j'admire ont souvent une trajectoire très libre entre les genres. Prenez **Bacurau**. Entre l'enterrement de la grand-mère au début du film et les



« Le recours à des éléments de genre n'est pour moi ni un point de départ, ni une finalité. Je le vois comme un moyen d'expression, à convoquer pour une histoire donnée. »

un peu. Dans mon panthéon cinématographique, je mets plutôt Terrence Malick, Lars von Trier, Paolo Sorrentino, et plus récemment, j'adore les films de Justine Triet, Mäiwenn ou Gregg Araki. J'avais toutefois très envie de faire une petite comédie slapstick. Je voulais aller chercher quelque chose de jouissif dans la mise en danger des corps, retrouver ce qui me plaisait adolescent dans les films de Barry



scènes ultra-violentes de la fin, il y a un monde, et des émotions différentes nous traversent. C'est quelque chose qui m'importe beaucoup au cinéma, cette variété d'émotions au sein d'un même film.

Boustifaille possède un univers bien à lui, parfois à la limite de la sitcom. Comment définirais-tu cet univers ?

J'adore la comédie de situation, c'est un genre qui me secoue physiquement en tant que spectateur. Il y a une grande jouissance à se dire : « *Ce personnage est dans une galère insensée, comment va-t-il s'en tirer ?* ». On ressent intensément le fait que la comédie est un art du présent. J'y tiens beaucoup. Je dirais que **Boustifaille** est un petit conte cruel... Une « slapstick love story », peut-être ?

Les parents de l'héroïne sont aussi drôles qu'effrayants. Comment as-tu travaillé avec les comédiens pour obtenir cet équilibre ?

Si l'on se place à la hauteur des protagonistes, le cannibalisme n'a rien d'extraordinaire pour eux. C'est leur messe en latin, leur « Umwelt ». Et il n'y a aucune raison que cela change. Les acteurs Anne Benoît et Olivier Broche m'ont fait le cadeau d'accepter le projet, et comme avec tous mes comédiens, je répète beaucoup. Chacun a son envie. Anne souhaitait par exemple connaître l'histoire de son personnage. Je la lui ai donc écrite dans une lettre. Ensemble, on affine le texte, en le simplifiant le plus souvent. C'est bon signe quand on coupe, quand on se rend compte que l'acteur peut prendre en charge avec son corps ce qu'une réplique soulignait

un peu trop. Dans l'ensemble, je réfléchis beaucoup avec eux en amont du tournage, et beaucoup moins sur le plateau, car nous tournons à un rythme soutenu, autour de 20 plans par jour. Pour moi, ce qu'on appelle la « direction d'acteurs » se joue surtout au moment du casting, dans la cohérence de l'assemblage. Ensuite, on s'amuse, on cherche ensemble, on fait un peu de tri dans les propositions de chaque acteur. C'est par exemple un régal de travailler avec Géraldine Martineau, qui joue l'héroïne. Elle propose des directions très variées et accepte de « jeter » beaucoup de choses. C'est ce qui m'importe le plus dans la relation avec les acteurs, c'est qu'il n'y ait pas d'égo sur les apports de chacun, que l'on puisse faire, défaire, creuser... Enfin, je veille à ce qu'ils soient exemplaires avec mon équipe technique, je suis très soucieux de l'ambiance sur le plateau, étant moi-même une vraie éponge.

Boustifaille baigne dans une ambiance très française. Était-ce important pour toi de ne pas « américaniser » ton film ?

Je crois beaucoup à cette idée de Jean-Luc Godard selon laquelle il est ridicule de chercher à faire des films « d'ailleurs », que c'est par le local qu'on arrive à quelque chose d'universel. Je fabrique tous mes films dans le Nord, dans la campagne d'où je viens. J'aime Dumont, j'aime Desplechin, et je veux pouvoir un jour contribuer à cette mythologie du Nord de la France, à mon échelle. Ensuite, il y a une histoire de contexte. Porter un flingue au Texas est par exemple bien moins extraordinaire que dans un village de l'Oise.



PEDIGREE PIERRE MAZINGARBE

- 2019 **Boustifaille**
- 2015 **Moonkup : Les noces d'Hémophile** (court-métrage)
- 2014 **Ce qui me fait prendre le train** (court-métrage)
- 2012 **Le Roi des Belges** (court-métrage)
- 2011 **Les Poissons préfèrent l'eau du bain** (court-métrage)
- 2010 **Blanche** (court-métrage)

FICHE FILM

Résumé : Daphnée refuse de présenter ses parents à son petit ami Karim, ce dont il souffre. Alors qu'elle se rend chez sa famille, Karim force le destin en se cachant dans le coffre de sa voiture...
Durée : 18 min.
Format : 2:35.

Si tu veux filmer une fusillade en France de manière réaliste, tu peux vite faire dans le téléfilm France 3 Limoges. Tout simplement parce que nous n'avons pas – et heureusement d'ailleurs – la même culture des armes. C'est là que le cinéma coréen contemporain est génial : il ne cherche pas à faire du Scorsese pour du Scorsese, il part de sa propre culture. Cela me semble important de ne pas se mentir sur ce point. En revanche, en termes de vocabulaire filmique, je crois avoir un goût immodéré pour les courtes focales, ce qui n'est pas tout à fait une habitude française, où l'on préfère souvent rester dans des focales moyennes, en vision plus « réaliste ». I